

Sous la direction de

Ali Sedjari

**Etat,
gouvernementalité
et gestion
du changement**

L'Harmattan



La référence à l'Antiquité dans l'*Anti Machiavel* de Frédéric II de Prusse

Jacques BOUINEAU *

Fils du Roi-Sergent Frédéric-Guillaume avec lequel il entretient des rapports difficiles (1), exceptionnellement intelligent, artiste, en révolte contre son père, Frédéric II (2), roi philosophe, transforme en 1745 la Société des sciences qui avait été fondée à Berlin en 1701 en une puissante Académie des sciences et belles-lettres, il développe aussi le commerce, stabilise le thaler, crée en 1765 la Banque de Berlin, sur le modèle de celle d'Angleterre, après avoir publié en 1749-1751 le *Code Frédéric*, qui est traduit en français.

(*) Professeur en histoire du droit à l'Université de La Rochelle.

(1) « Unhappily for his son and for the world, Frederick-William was neither sensible nor sympathetic... Flouted as a father and as a statesman, he treated his son so ill as to lend colour to the suspicion that he wished him dead. Not content with impounding his books, forbidding him the flute, compelling him to see his mother only by stealth, the tyrant actually rained blows upon him in public, even in the camp of the Saxon King », William Fiddian Reddaway, *Frederick the Great and the rise of Prussia*, New York, Haskell House Publishers Ltd, 1969, p. 31. Ce caractère est, par exemple – mais c'est de notoriété publique –, confirmé par le témoignage de la sœur de Frédéric II, la margrave de Bayreuth, qui rapporte le témoignage du valet de chambre de la reine: « Il est impossible... de vous décrire le déplorable état où se trouve la reine; peu s'en fallut que hier le roi n'en vint aux plus fâcheuses extrémités avec elle, ayant voulu la frapper de sa canne. Il est plus enragé que jamais contre le prince royal et la princesse », *Mémoires de Frédérique Sophie Wilhelmine, margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric le Grand depuis 1706 jusqu'à 1742, écrits de sa main*, Paris, Mercure de France, 1967, p. 175-176.

(2) Herzeleide und Eckart Henning, *Bibliographie Friedrich der Grosse, 1786-1986*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1988, XX + 511 p.; Heinz Duchhardt, Adolf M. BIRKE, Erwin Heermann, Jörg A. Schlumberger et Peter Segl (dir.), *Friedrich der Grosse, Franken und das Reich* (colloque des 30-31 mai 1981 à Beyreuth), Köln-Wien, Böklau Verlag, 1986, VIII + 212 p., notamment l'article d'Edgar MASS, « Voltaire zwischen Friedrich und Wilhelmina », p. 93-108; Heinz DUCHHARDT (dir.), *Politische Testamente und andere Quellen zum Fürstenethos der frühen Neuzeit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1987, où l'on trouvera le testament de Frédéric II, en français, p. 186-276.

Un aspect moins souvent relaté de son règne vient du fait qu'il a envisagé de renoncer au pouvoir et de s'enfuir en Angleterre avec son ami Katte (3). Si cette relation a gêné beaucoup d'historiens (4), elle est connue de tous (5) et explique bien sûr pour une large part la pensée et l'action politiques du roi de Prusse.

A son décès Frédéric II laisse une avance de deux ans un quart dans les caisses de l'Etat. L'exceptionnelle santé financière de la Prusse, à une période où la plupart des Etats européens connaissent des moments difficiles, tient avant tout à une extrême rigueur dans la gestion administrative et dans une vie de Cour qui refuse le faste. Le prince se considère comme le serviteur de la Prusse. La rigueur se rencontre non seulement dans la gestion, mais dans la discipline. Devoir, obéissance, travail et austérité sont les maîtres mots de la vie en Prusse.

Nous allons nous intéresser à un aspect particulier de cet étonnant personnage : l'artiste. Musicien, il joue de la flûte et compose de la musique ; écrivain, il écrit beaucoup, et la plupart du temps en français.

On trouvera le texte de *l'Anti Machiavel* numérisé sur Internet (6), ou bien dans *les Œuvres complètes* de Voltaire (7). D'autres textes (8) portent ce nom, et notamment celui d'Innocent Gentillet (9), qui connut plusieurs éditions jusqu'en 1677, et même une traduction en latin dès 1577 et une autre en anglais en 1608.

(3) Qu'il a rencontré un soir où il prend le bateau pour Spandau, alors que le lieutenant Hans Hermann von Katte, âgé de 25 ans, y joue de la flûte. V. Detlef Merten, *Der Katte Prozess*, Berlin-New York, De Gruyter, 1980, 51 p. (le document se trouve à la bibliothèque de la Sorbonne, sous une cote incomplète ; la référence exacte est : C 8 = 2210 (7)). Mais il a eu d'autres amants très proches, comme Michel Gabriel Fredersdorff ou Dietrich von Keyserling.

(4) Ainsi en va-t-il de Jean-Paul Bled, *Frédéric le Grand*, Paris, Fayard, 2004, p. 77-80.

(5) V., par ex., William Fiddian Reddaway, *op. cit.*, p. 32-40.

(6) A l'URL suivante : <http://friedrich.uni-trier.de/fr/oeuvres/8/67/> (consulté le 3 III 15).

(7) Werner Bahner et Helga Bergmann, *Anti-Machiavel*, in Ulla Kölvig, *Œuvres complètes de Voltaire*, oxford, Alden Press, 1996, XXIV + 523 p.

(8) Comme Watrin de Blanmont, *L'Alcoran des Courtisans, dit l'Anti-Machiavel*, s. l., 1572 ; ou des pamphlets au siècle suivant, tels *Le fidèle empirique ou le puissant hellébore d'un anti-machiavel : pour contenter les Mal-contens de l'Etat, & affermir la Liberté des Peuples*, Paris, 1652, 24 p., ou *L'hellébore pour nos mal-contens, cueilli au jardin d'un Anti-Machiavel, et mis en lumière*, Paris, Sur la copie envoyée de Bruxelles, 1632, 48 p.

(9) Innocent Gentillet, *Anti-Machiavel*, Edition de 1576, avec commentaires et notes par C. Edward Rathé, Genève, Droz, 1968, 637 p. Ce texte développe un point de vue calviniste, dans lequel tout état politique repose sur la loi, la souveraineté du peuple, la théorie du contrat et la tolérance religieuse.

Voltaire
intervie
Prince
des de
de 173
initiale
se con
loin. L
que se
accept
version
de Ma
dans c
une se
par se
de Fré
les co
nouve
typiqu

Ce
partir
de tou
les co
comm

(10) We
(11) Et
(12) We
(13) Op
(14) « Il
Les cop
l'Avant
de Fré
chapit
Voltaire
chapit
(15) Ibi

Voltaire ne s'est pas borné à corriger le manuscrit de Frédéric II, il est intervenu dans le texte (10), qui ne s'appelait au départ que *Réfutation du Prince de Machiavel* (11). Cette œuvre retrace la collaboration intellectuelle des deux hommes avant l'accession au trône de Frédéric (essentiellement de 1736 à 1740). On sait que les événements ont un peu modifié le plan initialement prévu entre les deux protagonistes. Au départ, Voltaire devait se contenter de faire des corrections de forme, mais il a voulu aller plus loin. Le décès du père de Frédéric précipite les choses: Frédéric craint que ses positions ne paraissent trop audacieuses pour un roi régnant et accepte ce que fait son correspondant, qui publie un peu vite une première version du texte (connue aujourd'hui sous le nom de *Réfutation du prince de Machiavel*, dans laquelle Voltaire est déjà intervenu, mais moins que dans celle qui est connue sous le nom d'*Anti Machiavel*), avant de remettre une seconde version, un peu plus lissée, à un autre éditeur. «Voltaire a-t-il, par ses corrections, remaniements et suppressions, aussi modifié la pensée de Frédéric?» (12). Bien des modifications ont été acceptées par Frédéric, les corrections stylistiques ne changent rien sur le fond, les exemples nouveaux non plus; on rencontre certes quelques petits points qui sont plus typiquement voltairiens, mais «leur nombre est cependant minime» (13).

C'est la raison pour laquelle nous avons effectué notre travail, non pas à partir de la *Réfutation...*, mais à partir de l'*Anti Machiavel*: la première n'est de toute façon pas de la main du seul Frédéric (14), par ailleurs il a accepté les corrections et «bien que Voltaire ne désigne jamais ouvertement Frédéric comme auteur de l'ouvrage, c'est un secret de Polichinelle» (15).

(10) Werner Bahner et Helga Bergmann, *op. cit.*, p. XXIII.

(11) Et que l'on trouvera sur Internet à la suite du précédent (p. 185 sq.).

(12) Werner Bahner et Helga Bergmann, *op. cit.*, p. 49.

(13) *Op. loc. cit.*

(14) «Il n'existe pas de manuscrit pour les deux versions de l'*Anti Machiavel* publiées par Voltaire. Les copies que Frédéric avait fait faire de son texte pour Voltaire sont également perdues. Seul reste l'"Avant-propos" qui porte les corrections de Voltaire. Nous disposons par contre des autographes de Frédéric pour l'"Avant-propos" ainsi que pour tous les chapitres de la *Réfutation* (à l'exception du chapitre 2). Ce qui nous intéresse ici, c'est la dernière version de chaque chapitre qui fut utilisée par Voltaire pour sa rédaction, mais nous disposons en outre de versions antérieures pour la plupart des chapitres», *Idid.*, p. 68.

(15) *Ibid.*, p. 54.

Quelle place tient l'Antiquité dans cet ouvrage ? Durant les années où il rédige l'*Anti Machiavel*, Frédéric étudie beaucoup Rollin et Montesquieu et baigne dans l'Antiquité commune des lettrés d'alors (16). Plus jeune, il avait lu le *Télémaque* de Fénelon. Mettant en regard ces modèles dans lesquels la morale commande à la politique et les réalisations de son temps qui semblent donner raison à Machiavel, Frédéric prétend revenir aux sources du politique. C'est pourquoi les emprunts à l'Antiquité d'une part sont nombreux (17) dans le texte et d'autre part revêtent un sens politique évident.

Au demeurant, le décor du château de Sans-Souci accorde une large place à l'Antiquité. Trois ouvrages de Matthias Cēsterreich (18) permettent de s'en faire une idée. La liste des tableaux de la galerie et du cabinet nous apprend que 75 d'entre eux représentent des scènes bibliques (Ancien et Nouveau Testament confondus), 50 des scènes de l'Antiquité classique et 36 des scènes contemporaines (19). La mode antique s'impose largement dans le domicile privé de Frédéric, tout comme elle illustre naturellement son *Anti Machiavel*. La lecture de celui-ci amène à deux questions : qu'est-ce que le pouvoir et qu'est-ce qu'un prince aux yeux du roi de Prusse ?

(16) Voltaire lui conseille de lire les « discours politiques de Gordon à la tête de sa traduction de Tacite », *Ibid.*, p. 9.

(17) Abdolonyme, Adam, Afrique, Agathocle [de Syracuse], Alcamène, Alexandre, Alexandre Sévère, Antonins, Antiquité, Arbèles, Armée romaine, Athènes, Athéniens, Atlas, Auguste, Bretagne, Cadmos, Caligula, Caracalla, Carthage, Carthaginois, Caton, Centaure, César, Charybde, Cicéron, Claude, Commode, Constantin, Consul, Cyrus, Danaïdes, Danaé, David, Démosthène, Denys, Didius Julianus, Didon, Dioclétien, Domitien, Egypte, Egyptiens, Elide, Fabius, Galba, Gardes prétoriennes, Goliath, Gordiens, Goths, Grecs, Hannibal, Hercule, Hiéron, Homère, Horace, Italie, Janus, Jéricho, Jocaste, Juifs, Jupiter, Justinien, Légions, Léonidas, Lucrece, Marc-Aurèle, Macédoine, Mathusalem, Maximin de Thrace, Mèdes, Ménénus Agrippa, Minerve, Moïse, Néron, Othon, Ovide, Patriarches, Périclès, Phénix, Phidias, Philippe, Platon, Pline, Plutarque, Probus, Prométhée, Pupien, Quinte-Curce, Romains, Rome [« Empire romain » et « rois de Rome »], Romulus, Salmonée, Saül, Sénateurs, Scipion, Scylla, Scythes, Sévère, Sparte, Syrie, Tacite, Tarquin, Théodose, Thermopyles, Thésée, Tibère, Trajan, Troie, Valentinien, Vandales, Virgile, Vitellius.

(18) *Description de deux galeries, deux salles, et sept appartements, construits dans l'orangerie de Sans-Souci contenant l'explication de tous les tableaux, ainsi que des antiquités qu'on y a placées par ordre de Sa Majesté*, Potsdam, Sommer, 1775, 15 p., *Description de tout l'intérieur des deux palais de Sans-Souci, de ceux de Potsdam, et de Charlottenbourg ; contenant l'explication de tous les tableaux comme aussi des antiquités et d'autres choses précieuses et remarquables*, Potsdam, Sommer, 1773, 143 p., *Description des tableaux de la galerie royale et du cabinet de Sans-Souci*, Potsdam, Chrétien Frédéric Voss, 1771 (2^e éd.), 176 p.

(19) Et une que nous ne sommes pas parvenu à identifier : Annibal Carrache, *les Morsures des serpents*.

Le pouvoir est constitué par une monarchie héréditaire. Frédéric peste contre les usurpateurs, croit d'après Pufendorf et Wolff, à un contrat entre le roi et le peuple. Mais aux yeux de Frédéric, « la mode des séditions et des révolutions paraît être entièrement finie de nos jours » (20), et donc le pouvoir doit être stable. La politique internationale fait toutefois triompher la nécessité sur les principes moraux, ce que le roi de Prusse confirmera dans les faits en envahissant la Silésie (21), au grand dam du philosophe français.

Le prince est un serviteur du peuple, dont il doit assurer le bonheur, un protecteur des arts, un chef de guerre sans doute mais (et l'idée est de Voltaire contrairement à ce à quoi on aurait peut-être pu s'attendre) qui doit être non seulement craint, mais aimé des soldats; le prince doit savoir prévoir (22), mais il doit surpasser tout le monde en bonté (23). Et pourtant « qui sont ces princes desquels nous prétendons tant de rares talents? Ce ne seront que des hommes, et il sera vrai de dire que, selon leur nature, il leur est impossible de satisfaire à tant de devoirs; on trouverait plutôt le phénix des poètes (sic) et les unités des métaphysiciens que l'homme de Platon. Il est juste que les peuples se contentent des efforts que font les souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entre eux seront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du prince de Machiavel » (24), car « Machiavel n'écrivait que pour de petits princes, et j'avoue que je ne vois guère que de petites idées dans lui; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'est pas honnête homme » (25).

(20) *L'Anti Machiavel*, op. cit., p. 131. Et il continue un peu plus loin (p. 141) : « Je dois dire, en général, à cette occasion, que les conjurations et les assassinats ne se commettent plus guère dans le monde; les princes sont en sûreté de ce côté-là, ces crimes sont usés, ils sont sortis de mode... »

(21) Frédéric dit bien que le prince est légitime dans la « conquête d'une province ennemie », *Ibid.*, p. 72.

(22) « Le paganisme représentait Janus avec deux visages, ce qui signifiait la connaissance parfaite qu'il avait du passé et de l'avenir. L'image de ce dieu, prise en un sens allégorique, peut très bien s'appliquer aux princes. Ils doivent, comme Janus, voir derrière eux dans l'histoire de tous ces siècles qui se sont écoulés, et qui leur fournissent des leçons salutaires de conduite et de devoir; ils doivent, comme Janus, voir en avant par leur pénétration et par cet esprit de force et de jugement qui combine tous les rapports, et qui lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent les suivre », *Ibid.*, p. 145.

(23) « La bonté de leurs [aux princes généreux] cœurs peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Cicéron disait à César : « Vous n'avez rien de plus grand dans votre fortune que le pouvoir de sauver tant de citoyens, ni de plus digne de votre bonté que la volonté de le faire. » [*Pro Ligario*, chap. XII]. Il faudrait donc que les peines qu'un prince inflige fussent toujours au-dessous de l'offense, et que les récompenses qu'il donne fussent toujours au-dessus du service. », *Ibid.*, p. 152.

(24) *Ibid.*, p. 174.

(25) *Ibid.*, p. 131.

Cela étant dit, comme c'est souvent le cas à son époque, et du reste plus généralement lorsque l'Antiquité est prise en exemple, elle sert à mettre plus aisément en exergue les vertus (I) et les vices des hommes en général et des princes en particulier; et les vices sont certes nombreux chez les hommes (II), mais aussi dans la religion (III).

Antiquité et vertu

«Le quinzième siècle, où vivait Machiavel, tenait encore à la barbarie: alors, on préférerait la funeste gloire des conquérants, et ces actions frappantes qui imposent un certain respect par leur grandeur, à la douceur, à l'équité, à la clémence et à toutes les vertus; à présent, je vois qu'on préfère l'humanité à toutes les qualités d'un conquérant... (26)», et il conclut son chapitre VI par ces mots: «la seule occasion où un particulier peut sans crime s'élever à la royauté, c'est lorsqu'il est né dans un royaume électif, ou lorsqu'il délivre sa patrie. Sobieski en Pologne, Gustave Wasa en Suède, les Antonins à Rome, voilà les héros de ces deux espèces; que César Borgia soit le modèle des machiavélistes, le mien est Marc-Aurèle» (27).

La référence à l'Antiquité va donc lui permettre de définir deux sortes de vertus: les premières sont liées à la *res publica*, les secondes à l'homme.

Parole de roi? La conclusion de l'ouvrage oppose les rois qui sont sur le trône à son époque, «dignes d'entendre la vérité» (28) et les Nérons à qui on ne pourrait la dire.

Pour créer une *res publica* pertinente, le roi doit d'abord adapter sa politique à la réalité (29). Le prince doit donc être capable de prendre la mesure de son entourage: «Trajan était encouragé à la vertu par le panégyrique de Pline; Tibère était confirmé dans le vice par les flatteries des sénateurs» (30).

(26) *Ibid.*, p. 74.

(27) *Ibid.*, p. 91.

(28) *Ibid.*, p. 184.

(29) «Phidias devait son succès à l'étude de l'optique et des proportions. Cette règle de proportion doit être observée dans la politique: les différences des lieux font les différences des maximes; vouloir en appliquer une généralement, ce serait la rendre vicieuse; ce qui serait admirable pour un grand royaume ne conviendrait point à un petit Etat», *Ibid.*, p. 126.

(30) *Ibid.*, p. 163.

Sur quoi repose l'Etat? Sur la justice (31) qui, seule peut éloigner le crime et assurer le règne de la vertu. Par ailleurs, si l'Etat repose sur la vertu, celle-ci éclipse toute autre réalité et l'homme qui possède des talents peut parvenir aux plus hautes fonctions (32).

En tout cas, l'Etat ne peut tirer sa stabilité de l'armée (33), même si l'élément militaire demeure primordial (34), et même s'il poursuit la politique de son père en matière militaire; pour Frédéric II, l'armée constitue une protection et non un moyen d'oppression (35): « Comme il [le prince] est le chef de la justice distributive, il est également le protecteur et le défenseur de ses peuples (36). » N'oublions pas que la Prusse est un Etat militaire et le goût du roi pour la vie philosophique et ses plaisirs ne l'empêche pas de se trouver à la tête de la cinquième armée européenne (37) et de veiller aux

(31) « Machiavel a toute la méchanceté des monstres que terrassa Hercule, mais il n'en a pas la force; aussi ne faut-il pas avoir la massue d'Hercule pour l'abattre; car, qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel, et de plus convenable aux princes que la justice et la bonté? », *Ibid.*, p. 139.

(32) « Machiavel prétend que celui-là [Maximin de Thrace] périt par le mépris qu'on faisait de sa basse naissance; Machiavel a grand tort: un homme élevé à l'empire par son courage n'a plus de parents; on songe à son pouvoir, et non à son extraction. Papien était fils d'un maréchal de village; Probus, d'un jardinier; Dioclétien, d'un esclave; Valentinien, d'un cordier; ils furent tous respectés... Que de généraux d'armée, que de ministres, que de chancelliers roturiers! L'Europe en est pleine, et n'en est que plus heureuse, car ces places sont données au mérite », *Ibid.*, p. 142.

(33) « Machiavel se trompe beaucoup lorsqu'il croit que du temps de Sévère il suffisait de ménager les soldats pour se soutenir; l'histoire des empereurs le contredit. Plus on ménageait les prétoriens indisciplinables, plus ils sentaient leur force; et il était également dangereux de les flatter et de les vouloir réprimer », *Ibid.*, p. 143.

(34) « Dans les pays ouverts, le sort d'un combat ou de deux campagnes décide de la fortune du vainqueur, et lui soumet des royaumes entiers. Alexandre, César, Gengis-Kan, Charles XII, devaient leur gloire à ce qu'ils trouvèrent peu de places fortifiées dans les pays qu'ils conquièrent », *Ibid.*, p. 150.

(35) « Toutes les guerres donc qui n'auront pour but que de repousser les usurpateurs, de maintenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'univers, et d'éviter les oppressions et les violences des ambitieux, seront conformes à la justice... »

Ce sujet me conduit naturellement à parler des princes qui, par un négoce inouï dans l'antiquité, trafiquent du sang de leurs peuples; leur cour est comme un encan où leurs troupes sont vendues à ceux qui offrent le plus de subsides », *Ibid.*, p. 182.

(36) *Ibid.*, p. 113.

(37) « Il est de la prudence de préférer les moindres maux aux plus grands, ainsi que de choisir le parti le plus sûr à l'exclusion de celui qui est incertain. Il vaut donc mieux qu'un prince s'engage dans une guerre offensive lorsqu'il est le maître d'opter entre la branche d'olive et la branche de laurier, que s'il attendait à des temps désespérés où une déclaration de guerre ne pourrait retarder que de quelques moments son esclavage et sa ruine », *Ibid.*, p. 181.

équilibres internationaux (38). Les troupes qui ont la faveur de Frédéric sont constituées par une armée nationale (39) car il se méfie des mercenaires (40).

De fait, au-delà même de l'ordre intérieur, l'armée doit viser à l'équilibre et à la paix(41). Fidèle héritier des leçons antiques, Frédéric aurait pu reprendre à son compte la formule romaine : « *si vis pacem para bellum* ».

« ... Comme nous naissons sans chaînes, nous prétendons vivre sans contrainte » (42). La liberté est assurément le premier caractère dont un homme doit pouvoir se prévaloir. Quel sens Frédéric donne-t-il à la liberté ? Celui de liberté philosophique, bien sûr, mais au-delà celui de liberté dans la vie personnelle et intime, c'est-à-dire la liberté de mœurs. Pour la mettre en œuvre, il proclame la liberté de la presse, mais maintient la censure des livres.

Il remarque d'abord qu'il ne faut pas confondre galanterie et tyrannie ; les Romains ont assassiné Jules César non pas à cause de ses mœurs, mais en raison de son usurpation du pouvoir (43) et le soulèvement de Rome contre

(38) « Si les rois d'Égypte, de Syrie, de Macédoine se fussent ligués contre la puissance romaine, jamais elle n'aurait pu bouleverser ces empires ; une alliance sagement concertée et une guerre vivement entreprise aurait fait avorter ces desseins ambitieux dont l'accomplissement enchaîna l'univers », *op. loc. cit.*

(39) « Il est sûr, et l'expérience a fait voir, en général, que les meilleures troupes d'un Etat sont les nationales. On pourrait appuyer ce sentiment par les exemples de la valeureuse résistance de Léonidas aux Thermopyles, et surtout par les progrès étonnants de l'empire romain et des Arabes », *Ibid.*, p. 111-112.

(40) « Que ces troupes sont différentes de ces Romains qui conquièrent le monde ! Ces désertions si fréquentes de nos jours dans toutes les armées étaient quelque chose d'inconnu chez les Romains ; ces hommes qui combattaient pour leur famille, pour leurs pénates, pour la bourgeoisie romaine, et pour tout ce qu'ils avaient de plus cher dans cette vie, ne pensaient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche désertion », *Ibid.*, p. 113.

(41) « La politique des princes de l'Europe semble donc exiger d'eux qu'ils ne négligent jamais les alliances et les traités par lesquels ils peuvent égaler les forces d'une puissance ambitieuse ; et ils doivent se méfier de ceux qui veulent semer parmi eux la désunion et la zizanie. Qu'on se souvienne de ce consul qui, pour montrer combien l'union était nécessaire, prit un cheval par la queue, et fit d'inutiles efforts pour la lui arracher ; mais lorsqu'il la prit crin à crin, en les séparant, il en vint facilement à bout [Le trait dont le Roi parle ici est rapporté un peu différemment par Plutarque, *Vie de Sertorius*, ch. XVI.]. Cette leçon est aussi propre pour certains souverains de nos jours que pour les légionnaires romains : il n'y a que leur réunion qui puisse les rendre formidables, et maintenir en Europe la paix et la tranquillité », *Ibid.*, p. 179.

(42) *Ibid.*, p. 100.

(43) « Il est sûr qu'un prince intéressé, injuste, violent et cruel ne pourra point manquer d'être haï et de se rendre odieux à ses peuples ; mais il n'en est pas toutefois de même de la galanterie. Jules

Tarquin ne s'est pas fait en raison de la séduction de Lucrèce, mais du fait de la violence qui s'est attachée à cet acte, « si pourtant l'aventure de Lucrèce n'est pas un roman » (44). Ce qu'il condamne derrière la violence sexuelle, c'est la contrainte et la cruauté : « On peut faire l'amour comme Louis XIV, comme Charles II, roi d'Angleterre, comme le roi Auguste ; mais il ne faut imiter ni Néron ni David » (45). Cette dernière mention est particulièrement intéressante : Néron est traditionnellement rattaché à l'image du crime et de la tyrannie et, dans d'autres passages de *l'Anti Machiavel*, Frédéric n'échappe pas à la règle (46). En revanche David apparaît traditionnellement comme un modèle politique ; la stigmatisation dont il est l'objet sous la plume du roi de Prusse ne peut évidemment pas venir de sa relation avec Jonathan, mais parce qu'il a usurpé Bethsabée à son mari, Urie le Hittite, qu'il a de surcroît fait tuer à la guerre.

Au demeurant tout ce qui peut agrémenter l'existence jouit des faveurs du roi. Il se montre dès lors favorable à une sorte d'équilibre entre les richesses et les productions des puissances, qui lui vient sans doute de l'eunomie solonienne (47). Surtout, il souhaite encourager les arts (48) et l'esthétisme (49)

César, que l'on appelait à Rome le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, Louis XIV, qui aimait beaucoup les femmes, Auguste I^{er}, roi de Pologne, qui les avait en commun avec ses sujets, ces princes ne furent point haïs à cause de leurs amours ; et si César fut assassiné, si la liberté romaine enfonça tant de poignards dans son flanc, ce fut parce que César était un usurpateur, et non pas à cause que César était galant », *Ibid.*, p. 140.

(44) « On m'objectera peut-être l'expulsion des rois de Rome au sujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrèce, pour soutenir le sentiment de Machiavel ; mais je réponds que, non pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrèce, mais la manière violente de faire cet amour donna lieu au soulèvement de Rome ; et que, comme cette violence réveillait dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences commises par les Tarquins, ils songèrent alors sérieusement à s'en venger », *op. loc. cit.*

(45) *Op. loc. cit.*

(46) *V. notamment p. 136.*

(47) « Je me suis toujours persuadé que le défaut de manufactures avait causé en partie ces prodigieuses émigrations des pays du Nord, de ces Goths, de ces Vandales qui inondèrent si souvent les pays méridionaux... », *Ibid.*, p. 154-155.

(48) « Je ne veux interdire, encore une fois, aucun plaisir honnête ; mais le soin de bien gouverner, de rendre son Etat florissant, de protéger, de voir les succès de tous les arts, est sans doute le plus grand plaisir ; et malheureux celui à qui il en faut d'autres ! », *Ibid.*, p. 123.

(49) « Rien n'illustre plus un règne que les arts qui fleurissent sous son abri. Le siècle de Périclès est aussi fameux par les grands génies qui vivaient à Athènes que par les batailles que les Athéniens donnèrent alors. Celui d'Auguste est mieux connu par Cicéron, Ovide, Horace, Virgile, etc. que par les proscriptions de ce cruel empereur, qui doit, après tout, une grande partie de sa réputation à la lyre d'Horace... », *Ibid.*, p. 155-156.

et combattre le fanatisme, ce qui le fait s'opposer à la religion, on le verra plus tard.

Vices des hommes

Frédéric II en est convaincu, même si « les rois ne sont que des hommes, [...] tous les hommes sont égaux » (50). Néanmoins, le fait est indéniable : les rois gouvernent et les régnicoles obéissent ; c'est pourquoi « ce ne sont pas les pensées des princes, ce sont leurs actions qui rendent les hommes heureux » (51). Et c'est pourquoi, il sera bien contraint de distinguer, parmi les vices des hommes, ceux qui tiennent à l'espèce humaine et ceux qui accablent la fonction royale.

La vanité. Tel est le vice principal que stigmatise Frédéric (52). D'après lui, un tel travers, car c'en est un, ne doit pas être encouragé, à l'inverse de ce que fait Machiavel. Ce dernier rappelle les exemples (53) de Moïse, de Cyrus, de Romulus, de Thésée et d'Hiéron. « Pourquoi, en parlant du législateur des juifs, du premier monarque d'Athènes, du conquérant des Mèdes, du fondateur de Rome, de qui les succès répondirent à leurs desseins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques chefs du parti malheureux, pour montrer que, si l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre ?... Trois ou quatre Juifs qui se sont dits Messies n'ont-ils pas péri par le dernier supplice, et le dernier n'a-t-il pas fini par être valet de cuisine chez le Grand Seigneur après s'être fait musulman ?... (54) »

Cette vanité, tous les hommes la partagent et si le ridicule est plus grand quand elle s'exprime chez les princes, cela ne vient pas du fait que ceux-

(50) *Ibid.*, p. 97. La déclaration est belle, mais dans les faits, s'il abolit le servage dans ses domaines, il renforce les pouvoirs des seigneurs sur leurs serfs.

(51) *Ibid.*, p. 138.

(52) « De tous les sentiments qui tyrannisent notre âme, il n'en est aucun plus funeste pour ceux qui en sentent l'impulsion, de plus contraire à l'humanité et de plus fatal au repos du monde qu'une ambition déréglée, qu'un désir excessif de fausse gloire... Si les honneurs, si la grandeur, servent d'aliments à la passion des particuliers, des provinces et des royaumes nourrissent l'ambition des monarques ; et comme il est plus facile d'obtenir des charges et des emplois que de conquérir des royaumes, les particuliers peuvent encore plutôt se satisfaire que les princes », *Ibid.*, p. 87-88.

(53) « La mauvaise foi avec laquelle l'auteur use de ces exemples mérite d'être relevée ; il est bon de découvrir toutes les finesses et toutes les ruses de ce séducteur... », *Ibid.*, p. 88.

(54) *Ibid.*, p. 88-89.

ci succombent à un vice public, cela provient d'un orgueil démesuré qui afflige tous les hommes, comme La Fontaine l'avait déjà stigmatisé dans La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, mais qui, rendu public, devient encore plus consternant (55). Car les princes ne sont pas différents des autres hommes, et en vérité, la grande différence qui sépare Frédéric de Machiavel se trouve ici : pour celui-ci, parce qu'il est prince, le prince doit utiliser des façons de faire qui, si elles émanaient de simples particuliers, seraient peut-être condamnables (en vérité il ne se prononce pas vraiment sur le sujet, car cela ne l'intéresse pas), mais qui deviennent, entre les mains du prince un art de gouverner. Ainsi en va-t-il de la cruauté. En revanche, Frédéric, s'il établit bien une hiérarchie entre le prince et les hommes ne pense pas qu'il existe entre eux une différence de nature. Les princes doivent simplement gouverner et servir de modèles (56), et non pas profiter de leur position pour satisfaire leurs vils instincts (57). C'est pourquoi l'enseignement que Machiavel tire de Hiéron est erroné(58); c'est pourquoi il conviendrait d'oublier certains tyrans au lieu d'en faire des exemples (59).

(55) «Les princes italiens dont parle Machiavel ne sont proprement que des hermaphrodites de souverains et de particuliers; ils ne jouent le rôle de grands seigneurs qu'avec leurs domestiques. ... la plupart des petits princes, et nommément ceux d'Allemagne, se ruinent par la dépense, excessive à proportion de leurs revenus, que leur fait faire l'ivresse de leur vaine grandeur; ils s'abiment pour soutenir l'honneur de leur maison, et ils prennent par vanité le chemin de la misère et de l'hôpital; il n'y a pas jusqu'au cadet du cadet d'une lignée apanagée qui ne s' imagine d'être quelque chose de semblable à Louis XIV: il bâtit son Versailles, il a ses maîtresses, il entretient ses armées», *Ibid.*, p. 105.

(56) Et c'est la raison pour laquelle il convient d'être très prudent dans le choix de ses exemples: Machiavel «cite encore quelques vers que Virgile met dans la bouche de Didon; mais cette citation est entièrement déplacée, car Virgile fait parler Didon comme quelqu'un fait parler Jocaste dans la tragédie d'*Œdipe*. Le poète fait tenir à ces personnages un langage qui convient à leur caractère. Ce n'est donc point l'autorité de Didon, ce n'est donc point l'autorité de Jocaste qu'on doit emprunter dans un traité de politique; il faut l'exemple des grands hommes et d'hommes vertueux», *Ibid.*, p. 130.

(57) «La cruauté et la barbarie sont souvent fatales aux particuliers, ainsi ils en ont horreur pour la plupart; mais les princes, que la Providence a placés si loin des destinées vulgaires, en ont d'autant moins d'aversion, qu'ils ne les ont pas à craindre. Ce serait donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes que l'on devrait inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puissance illimitée», *Ibid.*, p. 118.

(58) *Cf. infra*, n. 60.

(59) «Si Machiavel enseignait le crime, s'il dogmatisait la perfidie dans une université de traîtres, il ne serait pas étonnant qu'il traitât des matières de cette nature; mais il parle à tous les hommes. Car un auteur qui se fait imprimer se communique à l'univers; il s'adresse principalement à ceux d'entre

En vérité, en vrai philosophe, Frédéric change la manière de regarder les hommes. Il ne dit pas que l'homme est bon, là où Machiavel n'y voyait que vices, mais il vante des qualités qui lui paraissent essentielles, au premier rang desquelles les talents et la fidélité (60).

Il considère plutôt que l'homme est faible et qu'il sera influencé par le modèle qu'on lui offrira (61).

De manière plus générale, les exemples tirés des tyrans antiques le conduisent à cette conclusion (62): le crime conduit au crime et au malheur (63). Or cette issue funeste guette n'importe quel peuple, aussi grand

les hommes qui doivent être les plus vertueux, puisqu'ils sont destinés à gouverner les autres. Qu'y a-t-il de plus infâme, de plus insolent, que de leur enseigner la trahison, la perfidie, le meurtre? Il serait plutôt à souhaiter, pour le bien des hommes, que des exemples pareils à ceux d'Agathocles et d'Oliverotto de Fermo, que Machiavel se fait un plaisir de citer, fussent à jamais ignorés.

La vie d'un Agathocles ou d'un Oliverotto de Fermo sont capables de développer en un homme que son instinct porte à la scélératesse ce germe dangereux qu'il renferme en soi sans le bien connaître», *Ibid.*, p. 96.

(60) «Il me reste à faire quelques réflexions sur l'exemple d'Hiéron de Syracuse, que Machiavel propose à ceux qui s'élèveront par le secours de leurs amis et de leurs troupes.

Hiéron se défit de ses amis et de ses soldats, qui l'avaient aidé à l'exécution de ses desseins; il lia de nouvelles amitiés, et il leva d'autres troupes. Je soutiens, en dépit de Machiavel et des ingrats, que la politique d'Hiéron était très-mauvaise, et qu'il y a beaucoup plus de prudence à se fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, et à des amis dont on a éprouvé la fidélité, qu'à des inconnus desquels l'on n'est point assuré», *Ibid.*, p. 90.

(61) «On a vu souvent que des hommes paraissent vertueux, faute d'occasions pour se démentir, mais qui ont renoncé à l'honnêteté dès que leur vertu a été mise à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome des Tibère, des Néron, des Caligula, avant qu'ils parvinssent au trône; peut-être que leur scélératesse serait restée sans effet, si elle n'avait été mise en œuvre par l'occasion, qui développa le germe de leur méchanceté», *Ibid.*, p. 158.

(62) «Qu'on lise la vie d'un Denys, d'un Tibère, d'un Néron... l'on verra que ces monstres, également insensés et furieux, finirent de la manière du monde la plus malheureuse. L'homme cruel est d'un tempérament misanthrope et atrabilaire; si dès son jeune âge il ne combat pas cette malheureuse disposition de son corps, il ne saurait manquer de devenir aussi furieux qu'insensé. Quand même donc il n'y aurait point de justice sur la terre et point de divinité au ciel, il faudrait d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu les unit et leur est absolument nécessaire pour leur conservation, et que le crime ne peut que les rendre infortunés et les détruire», *Ibid.*, p. 99.

(63) «Je remarquerai seulement que les mauvais empereurs périrent de morts violentes; mais un Théodose mourut dans son lit, et Justinien vécut heureux quatre-vingt-quatre ans. Voilà sur quoi j'insiste. Il n'y a presque point de méchants princes heureux, et Auguste ne fut paisible que quand il devint vertueux. Le tyran Commode, successeur du divin Marc-Aurèle, fut mis à mort malgré le respect qu'on avait pour son père. Caracalla ne put se soutenir, à cause de sa cruauté. Alexandre Sévère fut tué par la trahison de ce Maximin de Thrace qui passe pour un géant, et Maximin, ayant soulevé tout le monde par ses barbaries, fut assassiné à son tour», *Ibid.*, p. 142.

fût-il, car la violence est dévastatrice (64). A preuve: «Les Romains, dans l'heureux temps de la république, étaient les plus sages brigands qui aient jamais désolé la terre; ils conservaient avec prudence ce qu'ils acquirent avec injustice; mais enfin il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout usurpateur: il fut opprimé à son tour» (65). Il se situe sur ce point aux antipodes de Machiavel, qui considère comme une vertu politique le fait d'exercer la cruauté d'un coup et de manière pertinente. Bien au contraire, les princes qui se sont livrés à de tels actes n'en ont retiré que des maux, qui les ont atteints dans leur dimension politique de princes, mais aussi dans leur dimension privée de chefs d'une maison (66). Ce qui rapproche ici les deux types de sanctions tient à la nature du mal qui en est la cause: *l'hybris*. Comme on le sait, chez les Grecs, les trois niveaux de l'homme (intime, familial, politique) se gouvernent de la même manière et doivent se détourner pareillement de l'excès.

Cela étant, le malheur peut aussi venir de la nature du régime politique. Aux yeux de Frédéric, absolutisme et despotisme sont synonymes. Ce régime qu'il stigmatise est si pervers qu'il dénature les hommes les plus excellents: tel est le cas des Français, descendants des ennemis de Jules César et perdus à son époque dans leurs fanfreluches et leurs bagatelles (67). Ce qui est responsable des malheurs, c'est l'absence de vision philosophique celle qui conduit – ou devrait conduire – le prince à une juste appréciation de ce qu'il est: cet aveuglement conduit à la ruine; ainsi en va-t-il des petits princes d'Allemagne qui possèdent des forteresses (68). On peut évidemment se

(64) «La fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venait de vaincre, et dont naquit un peuple de guerriers qui se détruisirent, est l'emblème de ce qu'étaient les princes italiens du temps de Machiavel. Les perfidies et les trahisons qu'ils commettaient les uns envers les autres ruinèrent leurs affaires», *Ibid.*, p. 164.

(65) *Ibid.*, p. 77.

(66) «Il est premièrement faux, comme le rapporte Machiavel, qu'Agathocles ait joui en paix du fruit de ses crimes: il a été presque toujours en guerre contre les Carthaginois; il fut même obligé d'abandonner son armée en Afrique, qui massacra ses enfants après son départ; et il mourut lui-même d'un breuvage empoisonné que son petit-fils lui fit prendre», *Ibid.*, p. 98.

(67) «La même politique qui porta les ministres à l'établissement d'un despotisme absolu en France leur enseigna l'adresse d'amuser la légèreté et l'inconstance de la nation pour la rendre moins dangereuse; mille occupations frivoles, la bagatelle et le plaisir donnèrent le change au génie des Français, de sorte que ces mêmes hommes qui avaient si longtemps combattu le grand César, qui secouèrent si souvent le joug sous les empereurs... ne sont occupés de nos jours qu'à suivre le torrent de la mode...», *Ibid.*, p. 82.

(68) «Quand même elles seraient en état de soutenir un siège de la longueur de celui de Troie contre leurs petits ennemis, elles n'en soutiendraient pas un comme celui de Jéricho devant les armées

demander si cette incise, par Antiquité interposée, ne représente pas un avertissement à peu de frais pour ceux qui risquent de se retrouver sur la route de Frédéric.

Y a-t-il un remède au pouvoir sans limite ? D'après Machiavel, l'autorité est par nature, pourrait-on dire, sans limite et l'histoire fourmille d'exemples pour étayer ce constat (69) ; au contraire, Frédéric y voit le risque de la perte des sociétés (70). Cette divergence radicale entre les deux auteurs provient d'une conviction de base opposée : pour Frédéric, « les hommes ne sont, d'ordinaire, ni tout à fait bons ni tout à fait méchants ; mais, et méchants, et bons, et médiocres s'accordent tous à ménager un prince puissant, juste et habile... le bon roi sera bien servi, et les sujets du tyran se joindront à mes troupes » (71), en revanche, *l'hybris* dénature le régime (72). Et *l'hybris* affecte aussi la religion.

Vices de la religion

La religion peut aussi être cause de malheur, en cela qu'elle assujettit le pouvoir temporel, et donc la société des hommes, à une main invisible. Pour démontrer cela, le roi de Prusse se sert de l'exemple de Moïse. Il commence par le comparer aux poètes qui « emploient leurs dieux pour

d'un monarque puissant... En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des forteresses, est uniquement l'affaire des grands souverains ; et ceux qui veulent les imiter sans en avoir la puissance ressemblent à celui qui contrefaisait le bruit du tonnerre et se croyait Jupiter [Salmonée, roi d'Elide] », *Ibid.*, p. 106-107.

(69) « Les mauvais exemples que Machiavel propose aux princes sont des méchancetés qu'on ne saurait lui passer. Il allègue, en ce chapitre, Hiéron de Syracuse, qui, considérant que ses troupes auxiliaires étaient également dangereuses à garder ou à congédier, les fit toutes tailler en pièces. Des faits pareils révoltent lorsqu'on les trouve dans l'histoire ; mais on se sent indigné de les voir rapportés dans un livre qui doit être fait pour l'instruction des princes », *Ibid.*, p. 118.

(70) « La cruauté et la barbarie sont souvent fatales aux particuliers, ainsi ils en ont horreur pour la plupart ; mais les princes, que la Providence a placés si loin des destinées vulgaires, en ont d'autant moins d'aversion, qu'ils ne les ont pas à craindre. Ce serait donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes que l'on devrait inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puissance illimitée », *op. loc. cit.*

(71) *Op. cit.*, p. 124 ; « J'aimerais mieux faire la guerre à un tyran qu'à un bon roi, à un Louis XI qu'à un Louis XII, à un Domitien qu'à un Trajan », ajoute-t-il dans le même mouvement.

(72) « Les républiques, cependant, doivent en quelque façon entretenir de la jalousie entre leurs membres, car, si aucun parti ne veille sur l'autre, la forme du gouvernement se change en monarchie », *Ibid.*, p. 148.

machine quand il leur manque un dénouement» (73). La remarque serait blasphématoire si l'on se trouvait dans un Etat religieux; or la Prusse a beau être luthérienne, elle a beau être née de l'action du dernier Grand Maître des Teutoniques, défroqué au moment de la Réforme, elle a beau avoir été le premier «Etat évangélique», elle se trouve être, à l'époque de Frédéric, un royaume des Lumières et le roi fait passer la philosophie avant la religion. Au demeurant, de manière très française, Frédéric II, dissèque l'action de Moïse et l'enferme dans une alternative: ou bien c'était un imposteur (74), ou bien c'était un incapable (75). En tout état de cause, «il avait très-peu profité des lumières des Egyptiens» (76). La phrase claque comme un coup de fouet: la connaissance que l'on a de l'Égypte à l'époque est essentiellement due à Hérodote, c'est-à-dire à un Grec. Implicitement, Frédéric établit donc une hiérarchie entre la Grèce et la Bible; lisons entre la raison et la Révélation. Il va même encore plus loin: s'il compare Moïse à Romulus, Cyrus ou Thésée, il le trouve encore inférieur, car même s'il était «inspiré par Dieu, comme il se voit sans doute... le conducteur des Juifs était, en ce sens, bien inférieur comme homme au fondateur de l'empire romain, au monarque persan, et aux héros qui faisaient par leur propre valeur et par leurs propres forces de plus grandes actions que l'autre n'en faisait avec l'assistance immédiate de Dieu» (77). Il ne lui pardonne pas de n'avoir pas trouvé la route dans le Sinaï. Il ne lui pardonne pas d'avoir été «l'organe aveugle de la toute-puissance divine» (78). On dira que, le texte ayant été écrit, sinon à quatre mains, du moins lissé de la sorte, la perfidie voltairienne transparaît dans cette attaque. Voltaire a effectivement revu le passage, mais pour en atténuer la portée initiale (79).

(73) *Ibid.*, p. 89.

(74) «Ou Moïse était inspiré, ou il ne l'était point. S'il ne l'était point, ce qu'on n'a garde de supposer, on ne pourrait le regarder alors que comme un imposteur...», *op. loc. cit.*

(75) «Moïse était, d'ailleurs, si peu habile, à raisonner humainement, qu'il conduisit le peuple juif pendant quarante années par un chemin qu'ils auraient très-commédément fait en six semaines...», *op. loc. cit.*

(76) *Op. loc. cit.*

(77) La reprise de la même idée à quelques lignes d'intervalle frôle d'autant plus le comique de répétition que la première fois où il l'avait énoncée, il avait noté: «S'il ne l'était point, ce qu'on n'a garde de supposer...», *cf. supra*, n. 74.

(78) *Ibid.*, p. 89.

(79) «Il remanie considérablement les chapitres 6 et 11 pour adoucir les opinions de Frédéric touchant la religion chrétienne et la Bible. Il reformule avec prudence le passage sur le rôle de Moïse comme législateur, et la comparaison avec Romulus, Cyrus et Thésée. En présentant Moïse comme

Si l'on voulait une preuve de la hiérarchie que Frédéric établit entre la raison et la Bible, il suffirait de se reporter à la condamnation qu'il fait de la chasse (80). Pourquoi condamne-t-il ce sport évidemment noble, royal ? Pour lui, même si le roi doit être un soldat, et il ne cesse de le répéter, il doit surtout être un lettré, car seule la raison permet le triomphe sur l'hybris (81). Car l'importance de la vie ne doit pas être mesurée de manière quantitative, mais de manière qualitative (82), et « il n'est point nécessaire d'être chasseur pour être grand capitaine... nous ne lisons point que César, Alexandre ou Scipion l'aient été » (83).

Aux yeux de Frédéric, la domination des prêtres repose donc sur l'ignorance et sur la crainte qu'ils inspirent au peuple à cause de leurs dogmes (84), ce qui leur permet de détourner les richesses à leur profit.

un instrument de la Providence, il exclut l'hypothèse qu'il s'agit d'un imposteur. Il décrit les actions de Moïse comme peu conformes à la sagesse humaine, mais voulues par la Providence », Werner Bahner et Helga Bergmann, *op. cit.*, p. 47. Dans la première édition, il était écrit : « Ou Moïse était inspiré, ou il ne l'était point. S'il ne l'était point, on ne peut regarder Moïse que comme un archiscélérate, un fourbe, un imposteur qui se servait de Dieu comme les poètes des dieux de machines, qui font le dénouement de la pièce, lorsque l'auteur est embarrassé. Moïse était, d'ailleurs, si peu habile, qu'il conduisit le peuple juif pendant quarante années par un chemin qu'ils auraient très-commédément fait en six semaines... », *Réfutation du Prince de Machiavel*, <http://friedrich.uni-trier.de/fr/œuvres>, p. 211-212.

(80) « Si quelque chose devait nous donner de l'avantage sur les animaux, c'est assurément notre raison ; et ceux, pour l'ordinaire, qui font profession de la chasse, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux, de chiens et de toute sorte d'animaux. Ils sont quelquefois très-grossiers, et il est à craindre qu'ils deviennent aussi inhumains envers les hommes qu'ils le sont à l'égard des bêtes, ou que du moins la cruelle coutume de faire souffrir avec indifférence ne les rende moins compatissants aux malheurs de leurs semblables. Est-ce là ce plaisir dont on nous vante tant la noblesse ? Est-ce là cette occupation si digne d'un être pensant ? », *L'Anti Machiavel*, *op. cit.*, p. 121.

(81) Cette réflexion intervient à la suite des exemples tirés des patriarches et d'Adam, qui « étaient très-grossiers et très-ignorants ; c'étaient des gens oisifs qui, ne sachant point s'occuper, et pour tuer le temps qui leur paraissait toujours trop long, promenaient leurs ennuis à la chasse ; ils perdaient dans les bois, à la poursuite des bêtes, les moments qu'ils n'avaient ni la capacité ni l'esprit de passer en compagnie de personnes raisonnables », *op. loc. cit.*

(82) « Il ne s'agit point qu'un homme traîne jusqu'à l'âge de Mathusalem le fil indolent et inutile de ses jours ; mais plus il aura réfléchi, plus il aura fait d'actions belles et utiles, et plus il aura vécu... », *Ibid.*, p. 122. Vivre, pour lui, signifie lire et il consacre à la lecture, à la conversation et, plus généralement aux plaisirs de l'esprit, plusieurs heures chaque jour (William Fiddian Reddaway, *op. cit.*, p. 53).

(83) *L'Anti Machiavel*, *op. loc. cit.*

(84) « Je ne vois guère dans l'antiquité de prêtres devenus souverains. Il me semble que, de tous les peuples dont il nous est resté quelque faible connaissance, il n'y a que les Juifs qui aient eu une suite de pontifes despotiques. Il n'est pas étonnant que, dans la plus superstitieuse et la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étaient à la tête de la religion aient enfin usurpé le maniement

Sans le dire, il assimile les systèmes politiques durs aux systèmes religieux; ainsi, contrairement à ce qui est de mode à son époque, le roi de Prusse stigmatise Sparte (85). «Ceux qui réfléchissent peu trouvent singulier que les peuples souffrent avec tant de docilité et de patience l'oppression de cette espèce de souverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux sur les vices et sur les excès des ecclésiastiques, et qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne souffriraient point d'un front couronné de lauriers. Ce phénomène paraît moins étrange à ceux qui connaissent le pouvoir de la superstition sur les idiots, et du fanatisme sur l'esprit humain; ils savent que la religion est une ancienne machine qui ne s'usera jamais, dont on s'est servi de tout temps pour s'assurer de la fidélité des peuples et pour mettre un frein à l'indocilité de la raison humaine; ils savent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pénétrants, et qu'il n'y a rien de plus triomphant que la politique de ceux qui mettent le ciel et l'enfer, Dieu et les damnés en œuvre pour parvenir à leurs desseins. Tant il est vrai que la religion même, cette source la plus pure de tous nos biens, devient souvent, par un trop déplorable abus, l'origine et le principe de nos maux» (86).

Epousant pour une fois la manière de penser de Machiavel, Frédéric II décrit avec le plus parfait cynisme la supercherie du processus de sanctification (87), mais l'Eglise catholique n'est pas la seule à encourir ses foudres (88). En fait, ce qu'il stigmatise, en bon héritier de La Boétie et,

des affaires; mais partout ailleurs il me semble que les prêtres ne se mêlaient que de leurs fonctions. Ils sacrifiaient, ils recevaient un salaire, ils avaient quelques prérogatives; mais ils n'instruisaient ni ne gouvernaient; et c'est, je crois, parce qu'ils n'avaient ni dogmes pour diviser les peuples, ni puissance pour en abuser, qu'il n'y eut jamais chez eux aucune guerre de religion», *Ibid.*, p. 108.

(85) «Ce sont sans doute les lois de Sparte, où l'argent était défendu, sur lesquelles se fondent les principes de la plupart de ces gouvernements ecclésiastiques, à la différence près que les prélats se réservent l'usage des biens dont les sujets sont privés. Heureux, disent-ils, sont les pauvres, car ils hériteront du royaume des cieux! Et comme ils veulent que tout le monde se sauve, ils ont soin de rendre tout le monde indigent...», *Ibid.*, p. 109.

(86) *Ibid.*, p. 109-110.

(87) «... plus la contradiction se suit de près, et plus elle est grossière. L'Eglise romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très-sagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des saints le noviciat de cent années après leur mort; moyennant quoi la mémoire de leurs défauts et de leurs extravagances périt avec eux; les témoins de leur vie, et ceux qui pourraient déposer contre eux, ne subsistant plus, rien ne s'oppose à l'idée de sainteté qu'on veut donner au public», *Ibid.*, p. 137.

(88) «Machiavel fait comme les protestants: ils se servent des arguments des incrédules pour combattre la transsubstantiation des catholiques, et ils se servent des mêmes arguments dont les catholiques soutiennent la transsubstantiation, pour combattre les incrédules», *Ibid.*, p. 141.

au-delà, de la raison grecque, c'est l'obscurantisme des « théologiens [qui] ferraillent dans l'obscurité, et se damnent dévotement par charité » (89), même s'il semble penser – et là encore peut-être en héritier de La Boétie – que les hommes s'habituent bien aisément à la soumission (90).

On comprend mieux, en lisant ces extraits, la politique de Frédéric II, qui établit la liberté religieuse, mais se montre opposé à l'émancipation des Juifs.

(89) *Ibid.*, p. 169.

(90) « Les républiques se sont presque toutes élevées de l'abîme de la tyrannie au comble de la liberté, et elles sont presque toutes retombées de cette liberté dans l'esclavage. Ces mêmes Athéniens qui, du temps de Démosthène, outrageaient Philippe de Macédoine, rampèrent devant Alexandre; ces mêmes Romains qui abhorraient la royauté après l'expulsion des rois, souffrirent patiemment, après la révolution de quelques siècles, toutes les cruautés de leurs empereurs... », *Ibid.*, p. 101.